



LE POLYSCOPE

Le Polyscope : hurle MURICA à dos d'aigle depuis 1967 – Volume 50, numéro 5 – 4 novembre 2016



LE FRANÇAIS
À POLY
P. 3

CRITIQUE
YOUNZ
P. 5

SURRÉACTIONS
MÉDIATIQUES
P. 9

CARABINS
P. 10

CETTE SEMAINE

Langue, française Laurent et, le; français à, Poly :

Jeux vidéo Justin aux confins de l'histoire vidéoludique.

États-Unis Younes part à la chasse aux anguilles.

Géopolitique Notre nouvelle chroniqueuse fait le point sur la situation des Assyriens en Irak.

Vie étudiante Des nouvelles de Poly-Théâtre par Audrey.

Sports Une pluie de victoires pour les Carabins! Allez les Bleus!

L'adolescence du sommaire

Confortablement installé devant son miroir, le sommaire entreprend de déboutonner son visage craterisé.

à suivre...

L'ÉQUIPE

DIRECTION

Directeur Laurent Montreuil
Trésorier Chi-Huy Trinh
Secrétaire vacante
VP interne vacante
VP externe Anne Cameron
VP archives vacante
Webmestre Chi-Huy Trinh

RÉDACTION

Rédacteur en chef Saad Qoq
Chef de pupitre Paul Margheritta
Chef de pupitre culture Younes Bensaada
Chef de pupitre vie étudiante vacante
Chef de pupitre sports vacante
Illustrateurs Hamza Beradid, Yujia Ding
Couverture Anne Cameron
Correcteurs Justine Pepin

Journalistes Maxime Callais, Justin Cano, Camille Chaudron, Charles Chochois, Sohane Ismael, Francis Lepage, Gilles Molina, Audrey Muchembled, Justine Pepin
Et bientôt toi, les mardis à 17 h 35 au C-215.2!

CONTACT

Case postale 6079
 Succursale « Centre-ville »
 Montréal (Québec), H3C 3A7

Tél : (514) 340-4711 #4645

direction@polyscope.qc.ca
 polyscope.qc.ca
 f/Polyscope t/Polyscope

PUBLICITÉ

Accès Média

IMPRESSION

Hebdo Litho inc.

DÉPÔT LÉGAL

Bibliothèque et Archives nationales du Québec, 2016

ARTICLES articles@polyscope.qc.ca

TOMBÉE lundi à 18 h

RÉUNION mardi à 17 h 35

Le Polyscope est un journal bimensuel publié à 3 000 exemplaires par l'Association des Étudiants de Polytechnique (AEP), un vendredi sur deux pendant l'année scolaire. Les auteurs ont l'entière responsabilité de leurs articles et n'engagent d'aucune façon l'équipe du Polyscope ou de l'AEP, sauf lorsque la signature en fait mention. Un des mandats du journal est de permettre à tous les membres de la communauté polytechnicienne de s'exprimer; les étudiants et le personnel sont donc invités à faire parvenir leurs textes au Polyscope à leur convenance. Le Polyscope se réserve le droit de modifier le titre des articles et d'amputer les textes longs en cas de force majeure. Nous laissons au lecteur la joute de déceler le sarcasme saupoudré sur nos pages. Le Polyscope est fier fondateur et membre de la Presse étudiante francophone.

GRIPPE OU CHOLÉRA?



par Saad Qoq
 rédacteur en chef
 saad.qoq@polymtl.ca

Nous l'avons déjà entendu quelques fois venant d'amis blâsés : le vote du 8 novembre sera, en quelque sorte, se couper un bras pour s'épargner la tête. Effectivement, Trump est mal informé et sexiste — aussi, assurément le pire candidat de l'histoire de l'investiture américaine. Clinton est corrompue et ment comme elle respire. Oui, oui et oui. Mais il faut réaliser que quand la maison brûle, il faut y sauver ce qu'on peut et laisser de côté la dispute sur la cause du feu... Bref, il est un peu tard pour parler de clash d'idées quand vient le temps d'élire une personne avec minimum de décence à la tête du pays. Un peu difficile, par contre, quand les plateformes de chacun des candidats sont tellement vides de contenu et ne visent tout bonnement qu'à attaquer l'autre ou à se défendre de piques personnelles. Les débats télévisés, une véritable comédie!

Le débat de fond — ou d'amorce de fond — a été manqué de plusieurs mois, quand Bernie Sanders était encore de la partie chez les démocrates. Pas que le natif du Vermont avait nécessairement un plan plus intelligent et construit, mais il savait où viser pour forcer ses adversaires à plier vers des politiques plus humaines : plus proches du respect du filet social et plus loin des baisses de taxes pour multinationales. Hillary en a fait les frais en août passé. Sanders a réussi à déplacer le bloc démocrate au grand complet un peu plus à gauche... avec un financement absolument risible. Redoutable! On réalise maintenant à quel point il manque cruellement au paysage politico-médiatique américain.

GAGNER, MAIS SANS LE PANACHE

C'est dans l'air on dirait. Une impression que le résultat de l'élection se précise et que le clan Clinton goûtera à la victoire. Logique, il a été peu testé. Très insulté. Il risque même de sortir en martyr, gracieuseté républicaine. Mais ce qui va se dessiner surtout dans les prochains mois, si un gouvernement Clinton se forme, ce sont les positions discutables d'Hillary sur plusieurs fronts, lesquelles sont passées inaperçues à l'œil du public, occupé à se tirer les cheveux devant des débats insensés. Ces mêmes positions qui feront les manchettes dans quelques mois. Et que dire de l'hypocrisie? Le lundi, Hillary donne des

conférences à Goldman Sachs facturée à 225 000 \$ l'unité. Le mardi, sous la pression et les accusations pro-Wall Street, Hillary bombe le torse et critique les grosses banques américaines. Le mercredi, Bernie Sanders demande les transcriptions des fameuses conférences chez lesdites banques. Le jeudi, Hillary change de sujet. Culottée, madame la présidente!

D'autres sujets, plus importants, ont été tus. Le soutien inconditionnel et assumé de Clinton au gouvernement d'apartheid israélien, un type de soutien déséquilibré pouvant certainement nuire à l'arbitrage impartial d'un échange pour le projet pacifique de deux États. Les fameux mails... Force est de constater que nous n'avons pas grande information là-dessus, à part que Hillary a effacé plusieurs dizaines de milliers de messages dans son serveur d'emails privé, pendant son mandat de secrétaire d'État, soulignant un énorme conflit d'intérêts. L'investigation du FBI en révélera plus dans les prochains mois quant au contenu des mails. Et puis les divulgations WikiLeaks sur le financement de la campagne Clinton viendront. Une firme de consultation privée, dont le président est un ami proche de Bill Clinton, rallie une levée de fonds pour la campagne. Entre amis, faut se serrer les coudes. Une histoire parmi tant d'autres dans un dossier étoffé. Ce n'est, bien sûr, pas un hasard que tout cela sort en fin de campagne. Plusieurs fouineurs compétents ont certainement fait du temps supplémentaire au lieu de magasiner pour leur costume d'Halloween. En terme absolu, cela reste tout de même troublant. Et il reste encore un week-end avant le grand soir, *stay tuned*.

LES GROSSIÈRETÉS

On peut toutefois se sustenter sur ce qui est bel et bien le seul point

Les élections américaines sont dans quelques jours. On a ri par moments, grogné par d'autres. Et maintenant, le grand rendez-vous du voisin est tout proche. Mêlons-nous-en, même si ce n'est pas de nos affaires.

positif de cette campagne longue, coûteuse et cartoonesque : une mise en évidence de ce que la culture du viol peut engendrer. *The Donald*, pourtant habitué à briller de façon singulière, sous le feu des projecteurs et à coups de déclarations enflammées, s'est cassé les dents de manière spectaculaire lors de la série de débats télévisés l'opposant à son homologue démocrate. Une rafale de *mansplaining*, de non-respect de l'étiquette et d'attaques personnelles à saveur sexiste n'ont pas tardé à faire tomber plusieurs des derniers gros appuis politiques républicains lui prêtant encore allégeance. Le fameux *locker room talk* régurgité dans un bus n'a pas aidé à sa cause non plus.

L'ESPOIR DU CHOIX

Le ciel n'est toutefois pas toujours gris pour Trump; il aurait apparemment bénéficié de plusieurs centaines de millions en couverture médiatique. Une baleine de la télévision. Les Américains auront vu très peu de publicités de campagne en 2016. Cette bataille s'est jouée sur les podiums, concours de gesticulations et de *punchlines* grossières. Nul besoin de dire qu'Hillary était un peu moins dans son élément, beaucoup moins présente au petit écran. Mais pour un businessman excentrique dont une grande partie de la fortune repose sur le *branding* de son nom, ça se prend bien. En cas de défaite électorale du Donald, ce sera presque un demi-échec en fin de compte. Et pourtant, Trump vient de redevenir Hillary dans les sondages. Du bout du nez. Il n'y en aura pas de facile! Néanmoins, pour citer un professeur très politisé de notre établissement : « Entre avoir la grippe et le choléra, je préfère avoir la grippe. Quand tu te chies dessus en plus, ça devient gênant ». À bon entendeur.

© Bob Engelhart





« MAUVAISE UTILISATION DE LA VIRGULE »

© Groume



par **Laurent Montreuil**
laurent.montreuil@polymtl.ca

Depuis cet automne, c'est partout sur notre campus qu'on peut lire le slogan « J'étudie en français ». À Polytechnique, cela fait plusieurs années qu'a été instauré le cours de Communication écrite et orale, et c'est cette même école qui vante à ses futurs étudiants la qualité de l'enseignement en français dans ses classes. Bref, notre belle langue semble avoir son importance pour la direction, mais cette attention est-elle ressentie au niveau académique?

La réponse est « pas nécessairement ». Sincèrement, j'adorerais m'écrier haut et fort que mon école est une *bolle* en français, en plus d'en être une sciences et en maths. Mais non. La vérité, Poly, c'est que question langue française, tu traînes de la patte un peu.

Qu'on ne me méprenne pas ici, question documents officiels, allure extérieure, philosophie générale, c'est pas mal au point. Mais dès qu'on s'aventure dans une salle de classe, on se fait péter sa bulle assez vite.

Le problème est tout d'abord au niveau de l'inconstance; certains génies ont une

multitude de professeurs compétents dans plusieurs langues et principalement en français, alors que d'autres éprouvent de sérieuses lacunes. Je ne le cacherais pas, depuis mon arrivée à Poly il y a de ça 2 ans, en maintenant 5 sessions, il n'y en a pas eu une seule où j'ai été satisfait du niveau linguistique de tous mes profs. Pas une session où il n'y a pas eu au moins la moitié de mes cours dans lesquels mes collègues et moi déplorions la qualité de la langue. Traitez-moi de chalioux, vous aurez raison, mais je ne suis pas le seul.

Un accent étranger? Pas de trouble, l'oreille s'habitue. Remplacer un « la » par un « le » une fois de temps en temps? Ça va, c'est normal, les objets n'ont pas de sexe en anglais. Ce que je déplore, c'est que dans les notes de cours, powerpoints, devoirs et autres outils pédagogiques qui nous sont fournis, on nous impose une qualité linguistique qui frôle parfois le ridicule. Combien de réponses suis-je supposé donner quand on me demande

« Lequels des énoncé sui-

vant sont vrais? Encercler la bonne réponse »? J'aimerais vraiment que ça ne soit pas tiré d'un de mes cours.

Après cela, c'est à nous, les étudiants qu'on donne des ateliers concernant toutes sortes d'aspects de la communication? Je ne dis pas qu'il ne faut pas accorder d'importance au français des étudiants, il est quand même primordial de former des ingénieurs aux compétences de communications impeccables. Par contre, un petit examen de conscience serait peut-être à mettre à l'ordre du jour pour Poly. Parce que je ne peux pas reprocher à mon professeur polyglotte d'avoir accepté un poste d'enseignement, surtout qu'il enseignait bien. Je peux seulement reprocher à la direction de l'avoir engagé alors qu'il apprenait depuis moins d'un an sa cinquième langue : le français. Ça ne doit pas être plus agréable pour lui de ne pas avoir l'impression d'être compris.

En fait, il y a une grosse dichotomie entre ce qu'on demande aux étudiants dans le cours de *Communication écrite et orale* et ce qui semble être exigé des professeurs. Des notes de cours incompréhensibles, des questions mal composées et ambiguës, j'en ai tellement vues que j'en ai développé un cynisme. Maintenant je ris, jaune bien sûr, quand en lisant une question d'examen je réalise que j'ai une chance sur deux de mal répondre, parce qu'en plus de composer des questions à double sens le chargé ne

« répond pas aux questions par équité ». Et ça c'est sans parler des notes de cours à la syntaxe plus que questionnable qui n'ont toujours pas été corrigées, même si elles existent depuis cinq ans. Demander à un collègue de corriger un document, ça se fait au niveau étudiant, ça se fait au niveau journalistique, ça devrait se faire au niveau professionnel, non? En plus, avec la quantité d'outils de traitement et de correction de texte disponibles aujourd'hui, il n'y a tout simplement plus d'excuses.

Alors quand les correcteurs/trices du CEO disent aux étudiants qu'ils ont fait une « mauvaise utilisation de la virgule » ou que leur texte « manque de style » dans un rapport de stage, je me demande légitimement ce qu'ils penseraient dudit style de certains enseignants. Sans parler du placement de leurs virgules. Encore une fois, ce n'est pas qu'il ne faut pas corriger les étudiants, mais l'enseignement passe en majeure partie par le charisme et la façon de communiquer de l'orateur; par sa capacité à bien maîtriser la langue et ses rouages, lui permettant de connecter avec ses étudiants. Malheureusement, je ne crois pas qu'on peut prétendre enseigner le « génie en première classe » et éprouver de si grandes lacunes dans la transmission du savoir à l'oral comme sur papier. C'est déplorable, parce qu'il y a tellement d'expertise dans notre École, mais elle semble être mal transmise, tout simplement parce qu'il subsiste une barrière dans

FRANGLAIS

Usage de la langue française où les emprunts ou pseudo-emprunts à l'anglais et les constructions syntaxiques calquées sur cette langue sont très fréquents.

la communication. Une barrière qui fait en sorte que, découragés, certains étudiants se mettent à ne plus aller à un certain cours pour apprendre de manière presque autodidacte. Je ne crois pas que ce soit le but d'une école. Je ne crois pas que c'est ce qu'on promet aux futurs étudiants quand ils visitent la nôtre. Je ne crois pas que c'est ce qu'ils devraient vivre en tant qu'étudiants. C'est un aspect primordial de la transmission du savoir qui est négligé ici, et malgré toutes les bonnes intentions des professeurs, c'est probablement leur *franglais* approximatif qu'on retiendra, au détriment de la matière de leur cours.

Bref, maintenant, quand je vois les grandes affiches « J'étudie en français », j'esquisse un petit sourire en coin. Ce n'est pas un problème impossible à régler, mais c'en est un important, un sur lequel Polytechnique Montréal devrait ouvrir les yeux. Dans une école aussi prestigieuse, je crois qu'on est en droit d'obtenir un enseignement dans une langue de bonne qualité; en droit de s'attendre à ce que Poly soit un *bolle* en français. En attendant, vous m'excuserai, mais je mets ma virgule où je veux,

ÔTEZ-MOI DONC CE CAFARD DE MON TUBE QUE JE CONTINUE À JOUER!



par Justin Cano
justin.cano@polymtl.ca

Quelles-sont les origines du jeu vidéo? Bien des gens vous répondront volontiers qu'il s'agit sans doute d'une invention de quelque *nerds* en quête de divertissements dans leur laboratoire. Bien des experts économistes-sociologues-en-innovation vous diront qu'ils étaient destinés à divertir de manière futile nos progénitures. Nonobstant, quelques électroniciens vous diront qu'ils étaient destinés... à tester des composants américains!

Le *gaming* primaire était-il donc un *serious-gaming*? Oui, mais d'évidence pas au sens contemporain du terme. Le premier jeu électronique à proprement parler est né en 1947 : dans un monde où les ordinateurs fonctionnaient encore grâce à des tubes à vide, couvraient l'intégralité de la superficie du local du Polyscope et où le débogage d'applications se faisait à la main, en enlevant littéralement les cafards saisis par un « coup

de foudre » impromptu pour le tube du moment...

UNE INNOVATION TECHNIQUE... 100 % ANALOGIQUE.

Mis au point par les ingénieurs Thomas T. Goldsmith Jr. et Estle R. Mann de laboratoires DuMont, NJ, ledit jeu ne portait pas de nom mais utilisait une technologie quelque peu originale. Son but était de simuler un tir d'artillerie sur... un oscilloscope! Pour le joueur, seuls quelques boutons lui étaient fournis en guise de manette de jeu préhistorique. Sur l'afficheur, un faisceau se courbait en fonction des boutons actionnés et lorsque ledit faisceau frappait une cible préalablement dessinée sur l'écran, cette dernière scintillait : le joueur avait gagné. En ce qui concerne la machinerie derrière tout cela, des tétrodes, des triodes et des diodes (garanties 99,9 % sans silicium, on était encore en ces temps avides de tubes) permettaient de gérer l'amplification du champ électrique projeté



Bertie the Brain © LIFE

sur l'écran. D'ailleurs, sachez que la technologie analogique pure choisie, sans aucun programme ni de logique binaire constitue pour certains un motif suffisant afin de reléguer injustement ce jeu au rang « d'invention physicienne » et non de réel jeu vidéo.

DES TUBES DES ANNÉES 50... POUR LA « PLAYLIST » DU GAMER.

Il faudra attendre trois ans pour voir le premier jeu vidéo exécutable sur

un ordinateur. En 1950, la compagnie Rogers Majestic, spécialisée dans les mini-tubes à vide met au point un jeu simulant un « tic tac toe ». Ce jeu, répondant au nom de Bertie the Brain, servait à consacrer la mise en vente sur le marché du micro-tube à vide Aditron. Nous précisons d'ailleurs qu'il s'agit également de la première console de jeu et pour cause : l'ordinateur éponyme fut spécialement conçu pour ce jeu. Le jeu était lui-même expressément commandé pour prouver que oui, grâce à ces tubes à vides, les ordinateurs permettaient de

faire des calculs dynamiques. Véritable pépite technologique en ces temps reculés du tube-roi, cet « I-Dinosaur » n'eut pas le succès escompté.

Effectivement, même dans les années cinquante, les ruptures technologiques existaient et causaient des dégâts irrémédiables aux entreprises qui ne les anticipaient pas. Malheureusement, l'intégration de l'bell(e) invention que fut le transistor en 1947 n'était pas dans leurs tubes et ces antiquités ne survécurent pas à la décennie.

PolyThéâtre et l'AEP présentent

Notre Dame de Paris

La comédie musicale

Affiche - Jacob Mathoud

Le 17, 18 et 19 Novembre
à 20h00

Au centre d'essai de l'UdeM

Pavillon J.-A.-DeSève
2332, boul. Édouard-Montpetit, 6^e étage



Édouard Montpetit

Aimez notre page et restez à jour sur l'événement



facebook.com/Polytheatre.polymtl

Étudiants : 15 \$ Non-étudiants : 20 \$ *Agent comptant seulement

Production Eloïse Malome-Eugène
Sarah-Laura Narcisse, Vincent Leduc
Mise en scène Symba-Zoé Tchiff, An-
isabelle DeRoy
Chorégraphie Vivi An Le
Chant/ Lourena Segura
Costume Vincent Pascal Boillard, Anna
Gagné, Landmann, Phillip Tremblay
Décor David Tremblay-Fofard, Jenny
Tanghponya, Clara Levy-Provençal



POLY-THÉÂTRE SUR SCÈNE

par Poly-Théâtre



Salut cher public!

Il est maintenant le temps du projet d'automne de Poly-Théâtre. On bosse fort pour vous depuis maintenant le 6 juin dernier! Pour vous présenter un spectacle de qualité incluant chant, danse, théâtre et beaucoup d'amour et de sueur!

C'est pour vous partager tous cela qu'on vous invite le 17, 18 ou 19 novembre prochain à 20 h au Centre d'essai de l'Université de Montréal, au Pavillon J.-A.-DeSève, 2332 boulevard Édouard-Montpetit, 6^e étage.

Pour ceux qui prennent le métro, il faut sortir au métro Édouard-Montpetit. Sinon en bus il s'agit de l'autobus 51.

On a deux tarifications pour nos tickets :

- si vous êtes étudiant (peu importe l'endroit) : 15 \$;
- si vous êtes non-étudiant : 20 \$.

Si vous avez des questions, n'hésitez pas à passer nous voir au C-231.8 ou à visiter notre page Facebook. Vous pouvez également consulter l'événement correspondant : facebook.com/events/1802818823336424/.

Merci de votre attention, on vous attend tous en grand nombre les 17, 18, 19 novembre prochains.



AU PAYS DES ROCHES ET DES ANGUILLES

Ivanka et Chelsea, tout sourire. © Politico



par Younes Bensaada
younes.bensaada@polymtl.ca

Ça y est presque. Nous y arrivons enfin. Après deux ans de battage médiatique, de propagande et de stratagèmes politiques, d'embourbements plus originaux les uns que les autres et la dilapidation de centaines de millions de dollars, tous les yeux de la planète sont maintenant rivés sur les États-Unis, comme si le nombrilisme y était encore à promouvoir.

Je ne veux cependant pas rabattre le même discours qu'on tarabuste sans cesse de par les temps qui courent. Cet article n'aborde ni le thème des courriels confidentiels, ni le sujet d'agressions sexuelles et n'évoque pas non plus l'idée farfelue de la construction d'un mur de séparation. Non, je vais plutôt essayer de trouver un angle de vue novateur à ce duo-pôle que représente le sprint final des élections américaines.

Il s'agit donc ici d'investiguer la progéniture républicaine et démocrate. Commençons donc par s'attarder à la princesse Clinton. Chelsea Clinton, fille de Bill et Hillary, fit son entrée dans la Maison-Blanche à 12 ans. S'ensuivit la poursuite d'un cursus scolaire très prestigieux, tout d'abord à l'école

privée Sidwell Friends School, une école privée de Washington D.C., puis à l'Université Stanford sur la côte ouest pour ensuite s'engager dans une maîtrise à l'Université d'Oxford au Royaume-Uni.

C'est en novembre 2009 qu'elle se fiance avec Marc Mervinsky. Ce dernier, banquier américain, notamment connu pour la faillite de son fonds d'investissement, est le fils d'Ed et Marjorie Mervinsky. Ses parents sont d'anciens représentants démocrates : son père fut membre du Congrès américain et sa mère a officié comme représentante de Philadelphie à la Chambre des représentants. Suite à un mariage fortement médiatisé et d'un faste royal (le coût du mariage s'éleva à environ 4 millions de dollars selon le New York Times), Marc

et Chelsea échangèrent leurs vœux à l'autel. Cependant, il s'avère que le beau-père de l'enfant unique du couple Clinton, Ed, fut condamné en 2001 de 31 chefs d'accusation! En effet, il a été retenu coupable de vols s'élevant à plus de 10 millions de dollars, notamment via des systèmes de Ponzi et à l'aide de courriels frauduleux qui empruntaient une fausse identité nigériane. Il fut emprisonné durant 5 ans dans une prison fédérale, avant d'être libéré sous probation. Le père Mervinsky poussa l'audace jusqu'à demander, avant son procès, au président Clinton, lequel vivait ses derniers moments à la Maison-Blanche, une absolution inconditionnelle. Cette dernière fut refusée par le président sortant, au grand dam de la belle-famille. En date de 2010, il devait encore rembourser 9,4 mil-

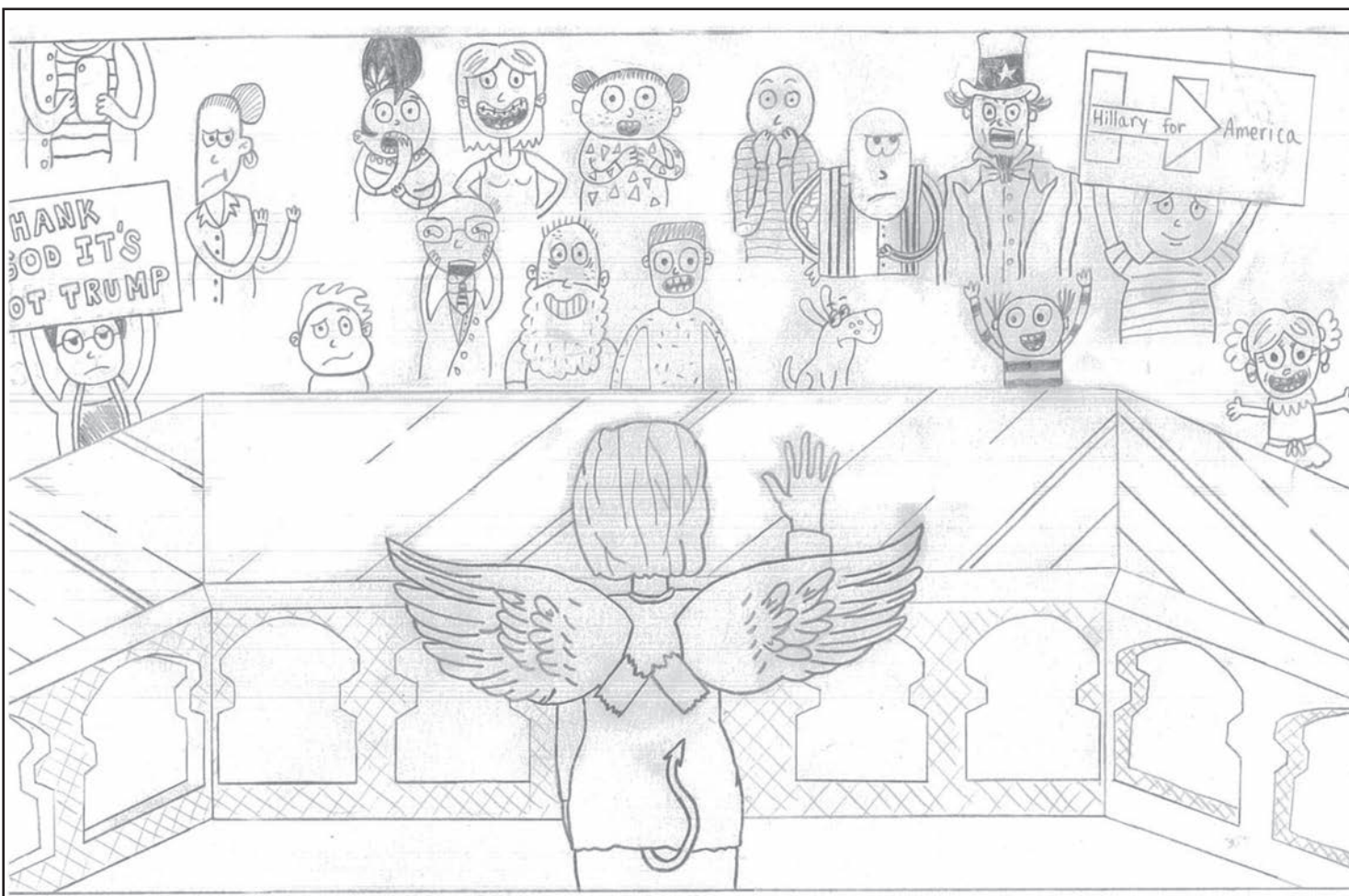
lions de dollars à ses victimes. Une information dont on ne parla pas souvent durant cette course à la Maison-Blanche, surtout que Mervinsky y était un habitué.

Passons maintenant à l'autre pôle de ces grandes élections. Il se trouve que l'entourage de Donald Trump n'est pas blanc comme neige non plus. *The Donald* a aussi une fille, Ivanka Trump, née de son premier mariage. Elle aussi vécut dans un monde mirobolant, alliant carrière de mannequinat à une carrière en affaires. Assez logique pour la fille d'un milliardaire et de sa femme trophée. Il s'avère qu'elle aussi maria un riche homme d'affaires, dont la compagnie d'investissement immobilière fait partie des cadors du domaine au pays de la bannière étoilée (il possède une

bonne partie de Manhattan pour vous donner une idée). Comble de la coïncidence, il fut révélé que son père, Charles Kushner, a été la cible d'une investigation fédérale. En effet, il fut reconnu coupable de donations illégales à des partis politiques et d'évasion fiscale. Kushner père a été emprisonné pour une période d'un an. Fait cocasse : il engagea une prostituée pour charmer le mari de sa sœur, qui s'occupait de la poursuite fédérale qui était menée contre lui, pour qu'elle le mette dans une situation compromettante et qu'elle filme les ébats. Il fut aussi condamné pour ce délit.

De quoi entacher une belle affiche électorale.

They are the land of the free!



par
Hamza
Beradid



IRAK : TERRES ASSYRIENNES LIBRES

Drapeau assyrien © Elda Peters



par **Hortense Leclercq-Olhagaray**
hortense.leclercq@hec.ca

Après deux ans d'errance, les peuples assyriens, yézidis et kakais voient enfin leurs espoirs se concrétiser avec la libération de leurs terres. Mais la plaine de Ninive est encore loin d'être de nouveau habitable.

QUI SONT LES ASSYRIENS?

La diaspora assyrienne est présente dans plusieurs pays du Proche-Orient dont le chef de file est l'Irak. Elle représente les chrétiens venant de cette partie du monde qui, contrairement à d'autres minorités ethniques comme les Kurdes, n'ont jamais obtenu de territoire autonome. De ce fait, ils ont souvent été la cible de gangs et milices présents dans les grandes villes comme Bagdad, Kirkouk et Mossoul. Ces populations se sont principalement installées dans la plaine de Ninive, appelée aussi plaine de Mossoul, avant d'être contraintes à l'exil par les forces extrémistes de Daesh.

LA PLAINE DE NINIVE

Située au Nord-Est de Mossoul dans la province de Ninive, cette plaine est notamment le berceau des assyriens et des yézidis (minorité confessionnelle monothéiste d'appartenance kurde). Elle a été le théâtre d'un massacre à l'été 2014. C'est à cette période que le groupuscule Daesh choisit d'investir

les lieux en tuant toute population résistante sur son passage. On assiste à la fuite de centaines de milliers d'irakiens vers la Turquie ainsi que le Kurdistan irakien. Ce dernier constituant la seule partie encore protégée d'Irak grâce aux forces armées du PKK (irakien), du PYD (syrien) et l'armée des peshmergas qu'il possède, alors que l'efficacité des troupes irakiennes est quasiment inexistante.

CHRONOLOGIE D'UNE LIBÉRATION

Depuis 2015, les armées kurdes et irakiennes luttent pour libérer les villes de la province de Ninive, et progressent. La reprise a été marquée dès le 13 novembre 2015 avec la reconquête de la ville de Sinjar et s'est enracinée durablement avec la libération de nombreux villages de la région en mai 2016 qui continue encore aujourd'hui avec la libération en octobre de la ville de Bartala. Cependant, la réhabilitation de la région ne fait que commencer! Le premier obstacle : un champ de mines laissé par les djihadistes de Daesh. Il y

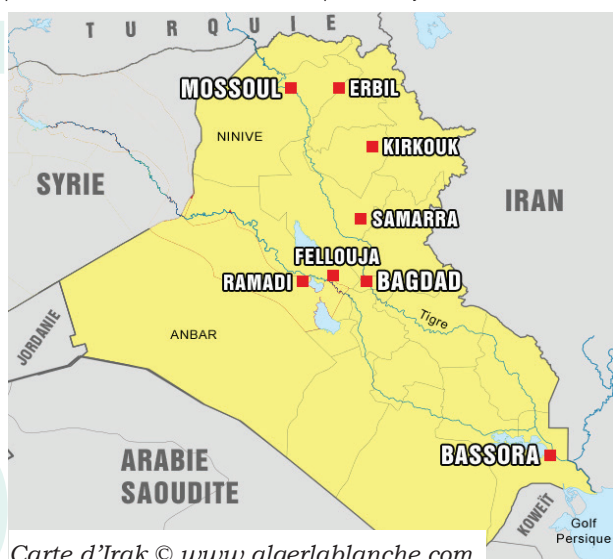
en a partout et elles ont déjà fait leur quota de victimes. La coalition internationale s'allie aux associations sur place pour lancer un vaste programme de déminage qui inclut la formation de locaux afin d'aider un tant soit peu le démarrage de la reconstruction économique locale. Malgré la libération, la réinstallation s'avère donc encore longue.

Avec le retour de la stabilité se pose également d'autres problèmes d'ordre politique cette

fois. Dans ce cadre, un référendum devrait être organisé afin que la population puisse choisir entre un rattachement à la région autonome du Kurdistan irakien, au régime de Bagdad ou à une éventuelle entité sunnite naît de la guerre. Cependant, la chute du régime de Saddam Hussein ayant également entraîné une stagnation du pouvoir politique et une forme de régime floue, beaucoup d'efforts de conciliation et de réformes devront être fournis afin

de recréer un système politique viable qui donnera la possibilité à ces populations de décider de leur sort.

Cette grande vague de libération semble finalement soulever d'aussi grands défis que la guerre elle-même, même si bien différents. Sécurité terrestre, politique, économique... de nombreux enjeux séparent encore ces peuples de la reconquête de leurs propres terres et surtout de leurs droits.



Carte d'Irak © www.algerlablanche.com

ATTEINDRE LE PROCHAIN NIVEAU

SOYEZ DES NÔTRES POUR LA DEMI-FINALE PROVINCIALE



UN MATCH À NE PAS MANQUER !
SAMEDI 5 NOVEMBRE
À 14 H AU CEPSUM

LA FORCE DE LA MONTAGNE



LE BUISSON SUGGESTIF DE NOTRE-DAME DE PARIS

Poly-Théâtre en action. © PolyPhoto



par **Audrey Muchembled**
audrey.muchembled@polymtl.ca

Tout a commencé il y a fort fort longtemps dans un royaume fort fort lointain, par une sombre nuit d'été; c'est-à-dire il y a deux mois au show de la rentrée de Poly. C'était sur le parking — c'est loin — et à la fin de la soirée, le jour est tombé, ça compte. Bref, entre deux bières et un hot-dog douteux, mon attention a soudain été attirée par une poignée d'individus étrangement vêtus se dirigeant en file indienne vers le *backstage*... J'eus raison d'être intriguée, car quelques secondes plus tard, je fus irrémédiablement touchée par l'illumination mystique : une voix divine (qui a aussi la grâce d'être une divine voix) fendait le brouhaha de la foule pour mieux y faire résonner ses prédictions : le temps des cathédrales était venu. Puis tout s'est très vite enchaîné, un morceau puis encore un autre, sous les acclamations d'un

« **Chacun avait le rôle qui lui allait, ou plutôt chaque rôle avait l'acteur qu'il lui fallait** »

public en transe qui chantait à tue-tête les cultissimes chansons de la comédie musicale, parce qu'après tout nous avons tous eu la même enfance.

À la fin de leur performance, les chanteurs ont timidement annoncé qu'ils étaient toujours à la recherche de figurants pour chanter et danser avec eux lors de la représentation mi-novembre, parce qu'après tout, si Esméralda est jouée par la même personne que celle qui incarne Quasimodo, c'est un peu plate. Surtout si elle a de la barbe. De même, ils ont aussi annoncé, un peu moins timidement cette fois, qu'ils recherchaient aussi un public pour mi-novembre, parce que l'ingé son a paraît-il refusé d'avance de passer de *fake* applaudissements dans la salle.

Bref, forte de ma grande et riche expérience théâtrale, je suis

allée, confiante, frapper à la porte de Poly-Théâtre, pensant avoir toutes les qualités nécessaires pour jouer à la perfection un rôle de figurant mineur, tel un petit buisson sur scène, ou un arbre défraîchi si je m'entraîne beaucoup.

J'ai été accueillie à bras ouverts par la troupe, et me suis retrouvée un mardi soir projetée au milieu de gens bizarres qui vocalisaient des « uiuiuiuiui » tout en « respirant par le ventre » et gesticulant des bras. C'était un joyeux bordel et j'étais complètement perdue. On en est ensuite venus aux chansons de la comédie musicale, et c'est là que j'ai réalisé que l'œuvre ne se limitait pas aux tounes phares que l'on connaît tous, mais qu'il y avait aussi d'autres très beaux morceaux qui la composent. J'ai ensuite assisté à une tentative

d'enchaînement de scènes, plus ou moins placées, où les acteurs courraient à droite à gauche, s'interrompaient et reprenaient, dans l'ordre et dans le désordre à la fois, de quoi me laisser plutôt perplexe. Une fois sortie de là vers 22 h, je ne savais pas trop ce que je venais de vivre, mais je savais que ça m'avait plu, et je décidai de recommencer la semaine suivante.

Et petit à petit, les choses se sont mises en place. Les gesticulations se sont transformées en chorégraphies. Les vocalises en chant, et l'histoire de Notre-Dame de Paris a commencé à prendre vie entre les tables des salles de cours de Poly que l'on avait poussées pour se créer une scène. Répétition après répétition, je devenais familière avec toute la troupe, et alors que j'étais arrivée en m'imaginant déjà essayer de jouer Esméralda, je me surpris à penser que

ceux que j'avais pris pour de joyeux excentriques formaient en réalité un ensemble tout à fait cohérent. Je ne voulais plus jouer Esméralda ou n'importe quel autre rôle-titre, parce que ceux qui y étaient le faisaient déjà trop bien. Je ne m'imaginai même pas intervertir deux personnages, tout le monde était parfaitement à sa place. Chacun avait le rôle qui lui allait, ou plutôt chaque rôle avait l'acteur qu'il lui fallait. Et alors j'ai commencé à y croire.

Le show que vous verrez sur scène, c'est un peu le Notre-Dame de Paris de Luc Plamondon mais en mieux : on a gardé les chansons et le talent, mais on a ajouté des personnages, et mêmes certaines compositions originales. On a la chance d'être merveilleusement bien encadrés par une metteuse en scène qui a décidé de rapprocher la comédie musicale de l'œuvre éponyme de Victor Hugo, les puristes pourront ainsi retrouver par exemple le personnage de la Recluse, incarné par une étudiante dont apparemment être une vieille pie est la seconde nature. On a aussi pu travailler chaque semaine avec une chorégraphe qui a créé de toutes pièces pour nous — et pour vous — les chorégraphies que vous aurez la chance de voir sur scène; et enfin la plus gentille des professeurs de chant a ardemment combattu nos hérésies vocales et également composé une des chansons du show. Ces trois Super Nanas ainsi que toute l'équipe de production qu'il y a derrière ont su faire preuve d'une infinie patience quasi-angélique face à la troupe plutôt dissipée mais débordante d'énergie que nous formons, et travailler d'arrache-pied pour non seulement réussir à faire quelque chose de nous, mais en faire quelque chose de bien.

Et en ce point, aucun membre de l'équipe n'a compté ses heures. Faire partie du show, c'est répéter

Le Polyscope s'est infiltré dans les coulisses de la plus grande polycomédie musicale depuis la précédente. Reportage.

minimum huit heures par semaine, c'est sortir à presque à minuit de Poly, c'est se faire gentiment virer de la salle par les femmes de ménage qui doivent faire leur travail, c'est se retrouver le dimanche toute la journée pour répéter encore. Faire partie du show, c'est chanter à tue-tête dans les couloirs de Poly pour apprendre les paroles, c'est parler à son paquet de céréale au petit-déjeuner pour réviser son texte, c'est esquisser des pas de danse dans le métro sous le regard oblique des passagers pour ne pas oublier la choré. C'est aussi avoir son lecteur MP3 invariablement bloqué sur les mêmes chansons et les avoir en tête à longue

du show, c'est découvrir que celle qui fait Esméralda avait en réalité auditionné pour un des rôles titre masculins. Mais c'est aussi sortir tous ensemble au bar le soir et improviser un concours de *lap dance*. Bref, faire partie du show, c'est oublier son temps libre.

Et alors que la date fatidique de la représentation se rapproche de plus en plus, ne doutez pas que toute la troupe redouble d'efforts, multiplie les enchaînements et apprivoise les répétitions générales. Nous serons bel et bien prêts pour les 17, 18 et 19 novembre, et je ne peux que vous inviter à venir nous voir, à 20 h

« **Celle qui fait Esméralda avait en réalité auditionné pour un des rôles titre masculins** »

de semaine, c'est croiser quelqu'un de la troupe, lui dire « Le sang et le vin ont la même couleur » et qu'il te réponde « à la cour des miracles, à la cour des miracles ».

Faire partie du show, c'est répéter à côté d'une salle d'examen et devoir continuer de chanter en chuchotant (croyez-nous, on est encore désolés), c'est errer de salle en salle pour en trouver une loin des intras mais avec assez de place pour y danser, car le Lasso n'a pas été conçu pour des ingénieurs qui veulent exprimer leurs talents artistiques. Faire partie du show, c'est voir des filles en corset de dentelle noire et porte-jarretelles courir sur la pointe des pieds dans les couloirs de Poly une fois la nuit tombée. Faire partie du show, c'est se faire injustement voler ses chausures alors qu'on répétait justement en corset dans le couloir. Faire partie

au Centre d'essai de l'Université de Montréal, pour 15 \$ la place. Vous découvrirez le poète Gringoire plus enchanteur que jamais, celui qui a d'ailleurs lancé l'idée de toute cette aventure, une Esméralda à la voix tout aussi envoûtante que celle de fleur de Lys est cristalline, un Clopin un peu moins noir mais particulièrement espiègle, un Frolo qui prend son rôle très à cœur, surtout quand il s'agit d'amour, et un Phoebus déchiré, déchiré, déchiré — il ne cessera de vous le répéter, décidément le tombeur de ses dames de cette pièce, sûrement grâce à sa petite mèche de cheveux parfaitement coiffée sur le côté de sa tête. Vous pourrez aussi admirer notre Quasimodo québécois qui est bien plus beau que Garou, et tout un tas d'autres personnages, je ne veux pas vous gâcher la surprise, dont de très beaux buissons — pardon, figurants — suggestifs.

du 17 au
19 novembre
au Centre d'essai
de l'UdeM
15 \$

PETIT GUIDE NON EXHAUSTIF DU PUNK



par Gilles Molina
gilles.molina@polymtl.ca

Le punk, c'est cool, parce qu'on imagine tout de suite des mecs avec des crêtes vertes qui explosent leur guitare sur le sol. Et c'est vrai que c'est plutôt cool, ça. Mais le punk, c'est aussi un genre musical extrêmement vaste, qui a beaucoup influencé la musique moderne et c'est pourquoi je vous propose ici une petite rétrospective.



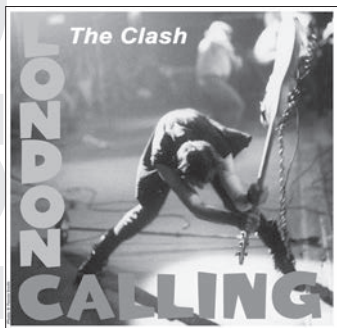
Les mâles alpha de The Clash © MTV

PUNK CLASSIQUE

Le punk, c'est à la base un mouvement musical apparu dans les années 70, caractérisé par des morceaux rapides, courts, simples, au chant parfois assez approximatif et souvent chargés de divers messages politiques. Lorsque l'on parle des grands classiques du genre, on pense surtout à des albums comme *Never Mind the Bollocks, Here's the Sex Pistols* (1977) des Sex Pistols, *Ramones* (1976) des Ramones et, bien entendu, *London Calling* (1979) de The Clash.

Si les albums des Sex Pistols et des Ramones se montrent particulièrement virulents et engagés, c'est bien *London Calling* qui reste, à mon humble avis en tout cas, la véritable gemme de ces débuts du mouvement punk. Non content d'être l'un des meilleurs albums de punk jamais composé, c'est aussi l'un des meilleurs albums de guitare tout court, flirtant du côté de nombreux autres genres musicaux comme le ska, le funk, le jazz et le reggae. La preuve? Contrairement aux codes initiaux du genre, il se permet de prendre son temps, culminant à 65 minutes.

En partant sur ces bonnes bases, on ne pouvait qu'évoluer vers un mouvement violent et agressif, n'est-ce pas?



POST-PUNK

Le post-punk, probablement le genre le plus important à émerger du mouvement punk, se veut

moins agressif, plus introspectif et, surtout, plus expérimental musicalement, tout en gardant le goût pour la simplicité qui avait marqué le punk. L'un des albums les plus emblématiques du post-punk reste *Unknown Pleasures* de Joy Division (1979), reconnu pour sa pochette mythique ainsi que pour le tragique destin du leader du groupe, Ian Curtis. Ah, et probablement pour sa musique aussi.

On peut y remarquer la basse très présente et limpide, les sonorités sombres ainsi que le chant grave et obsédant. L'ambiance, qui devrait ici être pesante et sombre



au vu des textes et termes abordés, semble pourtant illuminée par le rythme se rapprochant du funk, présageant des genres plus dansants comme la synthpop ou la new wave. On retrouve ainsi certaines de ces caractéristiques sur des albums comme *Entertainment!* (1979) de Gang of Four, qui conserve lui un message politique particulièrement cynique ou, plus récemment, le plus contemplatif *Turn On the Bright Lights* (2002) d'Interpol ainsi que *Plowing Into the Field of Love* des danois d'Iceage, qui était mon album préféré de 2014.

Pour les plus courageux, *Y* (1979) de The Pop Group représente quant à lui la facette expérimentale du post-punk, avec ses morceaux souvent froids, parfois dansants et parfois terrifiants. En-

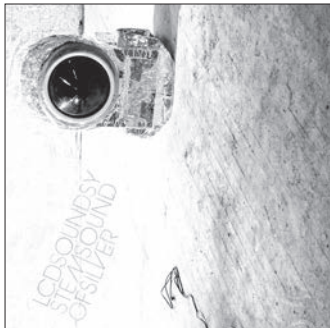
fin, autre gemme du genre, *Remain in Light* des Talking Heads explore là aussi ce que pourrait donner un son plus dansant et plus funky, lorgnant du côté de ce qui donnera la



new wave et le dance punk (spoiler alert : ceci est une transition). Le morceau d'intro, *Born Under Punches* (*The Heat Goes On*), est aussi probablement l'un des meilleurs morceaux du genre.

DANCE-PUNK

Vous vous êtes déjà demandé à quoi ressemblerait un mélange entre le punk, le disco, le funk et la musique électronique? Non? Eh bien, vous devriez probablement écouter plus de dance-punk. Le genre a connu un revival au début des années 2000, très influencé par le post-punk et la new wave, notamment des albums comme *Remain in Light* comme vu précé-



demment mais aussi le classique *Power, Corruptions & Lies* (1983) de New Order, groupe constitué d'anciens membres de Joy Division. A la

tête du mouvement, LCD Soundsystem dont je ne peux que vous conseiller *Sound of Silver* (2007), ainsi que le tout aussi réussi *Echoes* (2003) de The Rapture.

Du côté un peu plus *punk* du dance-punk, on a des groupes comme Death from Above 1979, un duo constitué d'un batteur et d'un bassiste, et leur excellent (et abrasif) *I'm A Woman, You're A Machine* (2004) ou encore les DJs de Does It Offend You, Yeah? et leur éclectique *You Have No Idea What You're Getting Yourself Into*.

NOISE ROCK

Enfin, le genre appelé plus communément noise rock mais aussi parfois noise punk (vous voyez bien qu'il y a un lien) décide plutôt de se concentrer sur l'expérimentation sonore, à grand coup de structures musicales non conventionnelles et de bruit atonal, sans pour autant perdre de sa musicalité (il faudra plutôt se tourner vers la harsh noise, avec par exemple *Pulse Demon* (1996) de Merzbow,



si c'est ce que vous recherchez). Genre lui aussi extrêmement prolifique, on y retrouve à la base des groupes comme Sonic Youth (et leur chef d'œuvre *Daydream Nation* (1988)) ou Shellac, mené par le très influent Steve Albini, dont je



vous conseille vivement le dernier album, *Dude Incredible* (2014).

Lightning Bolt est lui aussi très iconique du genre : c'est un duo constitué d'une basse et d'une batterie, connu pour jouer très fort à même le sol, avec le public autour d'eux. Leur dernier album en date, *Fantasy Empire* (2015) est probablement le meilleur point de départ. On pourra aussi citer *II* (2015) de Metz et son chant souvent à la limite du cri, particulièrement efficace.

Enfin, il est impossible de parler de noise rock sans parler de la scène japonaise, elle aussi extrêmement prolifique, que ce soit, par exemple, avec le planant et psychédélique *Vision Creation Newsun* (1999) de Boredoms ou le très fun *Fetch* (2013) de Melt Banana, et son chant aigu et surexcité.



Dr Jeffrey H. Tenser,

B.Sc., D.D.S.

Chirurgien dentiste



CONTACTEZ NOUS

5885 Côte des Neiges, suite 509
Montréal, Québec H3S 2T2
514 737-9367

www.drjeffreytenser.com
info@drjeffreytenser.com

ASEQ acceptée.

Nous complétons
la couverture
de l'ASEQ

Cadeau pour tout
nouveau client.



ACTION, RÉACTION, SURRÉACTION



par Paul Margheritta
paul.margheritta@polymtl.ca

Ou comment les médias de masse, en voulant dénoncer des propos qui leur semblent intolérables, se font prendre au piège du commentaire de commentaire vide d'intérêt, et donnent incidemment un coup de projecteur indésirable à des personnes qui n'en valent pas la peine.

Ce doit être un signe de l'époque : non contents d'avoir créé des réseaux sociaux permettant à tout un chacun de donner son avis plus ou moins éclairé sur des faits d'actualité, nous pouvons maintenant nous délecter des réactions des grands médias d'information à ces commentaires. Des méta-commentaires, si vous voulez.

Ainsi, après le dernier Gala de l'ADISQ où l'apparence de la chanteuse Safia Nolin avait déclenché des réactions douteuses, le chroniqueur Mario Girard de La Presse s'est consciencieusement attelé à s'indigner sur ces personnes qui, « confortablement installés devant leur télé, déversent leur fiel sur Twitter ». Dans la même veine, une rédaction locale de la chaîne de télévision publique française France 3 a récemment publié un article intitulé « Certains de vos commentaires sur Facebook sur l'arrivée des migrants dans la région sont insupportables ».

VACUITÉ DE TOUTE PART

Commençons par souligner que les commentaires qui agacent les chroniqueurs et journalistes en question étaient en effet au mieux de mauvais goût, au pire franchement misogynes ou racistes. Là n'est pas la question. Le problème est le suivant : pourquoi ces médias s'acharnent-ils autant pour dénoncer des propos tenus sur des réseaux sociaux par des individus *lambda*? N'y a-t-il pas une certaine vacuité journalistique à fonder une analyse complète sur quelques commentaires pondus en une dizaine de secondes sur des sites tels que Twitter et Facebook?

Une phrase de l'article de Mario Girard trahit la confusion récurrente à l'origine de tels articles : « [dans ce cadre,] les réseaux sociaux, Twitter particulièrement, deviennent des baromètres à la fois utiles et désespérants ». En quoi un réseau social constitue-t-il un baromètre de quoi que ce soit? Il semblerait plutôt que ces sites agissent comme un miroir extrêmement déformant de notre société, où les propos extrémistes sont surreprésentés, créant un cercle vicieux autour duquel pululent les trolls de toutes sortes, et limitant de fait considérablement l'expression de propos nuancés, modérés, porteurs d'une véritable valeur intellectuelle. Sans analyse approfondie, il est donc pour le moins risqué d'inférer des réseaux sociaux une tendance d'opinion dans l'ensemble de la société.

L'ANONYMAT ATTAQUÉ

Plus inquiétant encore, cette tentative de l'analyse sociologique facile (et fautive) à partir de Twitter et Facebook peut servir de support insidieux à la diffusion d'idées discutables. Mario Girard s'est ainsi attaqué à, selon ses mots, « un imbécile sans courage, protégé par un surnom ». Le chroniqueur choisit ici de piétiner sans gêne la liberté d'anonymat (au sens de dissimulation du nom) habituellement en vigueur sur internet. Pourquoi pas, après tout; s'y opposer est son droit le plus strict. En revanche, quelques recherches de sa part auraient permis de mettre en lumière l'efficacité toute relative de l'interdiction des pseudonymes. En 2007, cette expérience a été menée en Corée du Sud sur un certain nombre de sites web et a permis



Safia Nolin au Gala de l'ADISQ.
© Paméla Lajeunesse

de faire diminuer le nombre de commentaires malveillants... de 0,9 % en un an. Pas spécialement convaincant.

Mais le plus désagréable dans ce type d'argumentation, c'est la rhétorique vaguement agressive : on n'est pas si loin d'un « heureusement que je ne connaissais pas son nom à cet imbécile, sinon... ». Sinon quoi? À une réponse intelligente et construite qui aurait créé un contraste appréciable avec des propos navrants, le chroniqueur préfère une injonction à la transparence plutôt déplacée, doublée d'une nouvelle insulte, histoire de perpétuer le cycle de la violence. Ah, décidément, ces barbares

qui déversent leur fiel! Rassurons-nous, de tels problèmes ne risqueraient pas de se produire sur Facebook, qui fait tout son possible pour bloquer l'usage de pseudonymes. En effet, selon Mark Zuckerberg, fondateur et dirigeant du réseau social, « avoir deux identités de soi-même est l'illustration d'un manque d'intégrité » (propos rapportés par le livre *The Facebook Effect*). Il est toujours savoureux d'écouter les leçons d'intégrité d'un homme qui brasse des milliards de dollars en vendant les données personnelles de ses utilisateurs à des multinationales.

L'EFFET INVERSE

Par dessus tout, cette idée de vouloir répondre aux utilisateurs des réseaux sociaux paraît contre-productive. Répliquer, c'est accorder de l'importance. On peut craindre que les articles de La Presse et de France 3 servent en réalité de porte-voix en or pour ces personnes qui croient pertinent d'insulter une chanteuse en raison de sa tenue vestimentaire, ou qui trouvent que les réfugiés qui arrivent chez eux sont probablement tous des violeurs en puissance.

Ce dernier article en particulier, qui se lamente des réactions très violentes observées sur Facebook concernant l'accueil de réfugiés, va loin dans cette logique, en montrant des captures d'écran avec les noms et les photos des commentateurs indécents; une pratique discutable en soi. Le problème est que son auteur, Fabrice Valéry, assume totalement le côté pervers de son initiative : « Nous savons que la publication de cet article va déclencher de nouveaux

commentaires haineux ». Quel intérêt, donc? « Ne rien dire c'était se rendre complices », conclut-il. Ne rien dire, plutôt, aurait été une manière de prendre de la hauteur et de reconnaître humblement que l'on ne peut pas grand-chose à ce qui se dit sur les réseaux sociaux. C'est d'autant plus regrettable que le propos de fond de la rédaction sur l'accueil des réfugiés était fort pertinent et empreint d'humanisme. Il n'est pas ici question de nier le professionnalisme de ces journalistes.

Le tort des auteurs de ces articles, au final, c'est peut-être d'avoir cru qu'un ensemble de réactions sur les réseaux sociaux avait la même valeur qu'une discussion de vive voix. En matière de simultanéité, de nombre de participants, de durée, d'anonymat, on se rend vite compte que ce n'est pas le cas. Reprendre une personne de mauvaise foi dans un débat « dans la vraie vie » est faisable. Corriger un troll qui sévit sur Twitter réclame déjà un bien plus grand effort. Alors, des centaines de trolls à la fois, imaginez-vous...

LES ARTICLES EN QUESTION

- « *C'est qui, elle?* » par Mario Girard dans La Presse+ : <http://bit.ly/2eXvAeE>
- Certains de vos commentaires sur Facebook sur l'arrivée des migrants dans la région sont insupportables* par Fabrice Valéry sur France 3 Midi-Pyrénées : <http://bit.ly/2dORnmO>

« A-2016 »

**Virevoltant comme des rumeurs,
Semant la zizanie comme la peur,
Les intras des grands froids s'envolent,
Libérant les humeurs rendues frivoles.**

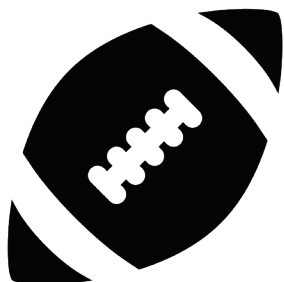
**Sous la pluie et dans la boue tachés,
Mon courage et mon labeur brûlés,
Comme les calories après sortie,
D'une classe après deux heures et demie.**

**Entre deux débats LGBT,
Ou Clinton et Trump de s'invectiver,
Je ne sais plus où adresser mon sourire,
Des fois, ma foi en l'humain veut mourir.**

**Alors que mon envie de décolorer,
Comme les feuilles de l'automne,
Je dois décider si je sors,
Où si je mérite bien un somme.**

**Je peux me consoler des prouesses,
De Weber à la défense, Galchenyuk en finesse,
La mi-session est enfin passée,
À Poly on recommence à respirer.**

par Vincent Bolduc



FOOTBALL

FIN DE SAISON RÉGULIÈRE RÉUSSIE POUR LES CARABINS



© James Hajjar



© James Hajjar

23 octobre

30-5

Carabins
v
Vert et Or

29 octobre

13-0

Carabins
v
Redmen

Les Carabins terminent avec brio leur saison régulière. Pour la dernière rencontre à domicile, ils se sont facilement défaits du Vert et Or de l'Université de Sherbrooke (30-5) puis sont allés chercher une nouvelle victoire à l'étranger contre les Redmen de McGill (13-0). Avant de débiter les séries éliminatoires, les Bleus sont donc en tête avec une unique défaite en huit matchs.



© James Hajjar

VOLLEYBALL MASCULIN



29 octobre

3-1

Carabins
v
Memorial

Les Carabins réalisent jusqu'ici la saison parfaite : quatre matchs, quatre victoires. Toutes ces rencontres se sont déroulées à domicile, au CEPsum. Dernièrement, les Bleus ont triomphé dans la même journée de l'équipe de l'Université Memorial de Terre-Neuve (3-1) puis de celle de l'Université du Nouveau-Brunswick (3-0). Précédemment, les Carabins avaient dominé l'Université Dalhousie de Halifax ainsi que l'Université de Sherbrooke.

29 octobre

3-0

Carabins
v
UNB

HOCKEY FÉMININ

Après avoir encaissé une lourde défaite au CEPsum contre les Martlets de McGill (1-5) le 21 octobre dernier, les joueuses des Carabins ont à nouveau échoué face aux Ravens de Carleton deux jours plus tard (2-3). Elles se sont heureusement rattrapées face à la même équipe en inversant le score à domicile (3-2), puis ont facilement dominé les Stingers de Concordia (5-2), grâce notamment à un tour de chapeau de Jessica Cormier.



23 octobre

2-3

Carabins
v
Ravens

28 octobre

3-2

Carabins
v
Ravens

30 octobre

5-2

Carabins
v
Stingers

HUMAINS DU PHALLUS

Un projet de PolyPhoto, en collaboration avec Le Polyscope.
Visitez la page Facebook *Humains du Phallus!*
Le campus de l'UdeM, une histoire à la fois...



« J'étais triste quand j'ai appris que YouPorn était bloqué à Polytechnique, mais un ingénieur trouve toujours un moyen. »



« Moi j'crois pas vraiment à ça le profilage racial... Tu vois, l'autre jour, un de mes amis pis moi on se promenait, pis ben... pour le fun on a crevé les pneus d'un char de police. Le policier s'est comporté de façon tellement passive-agressive avec nous avant de nous laisser repartir avec un avertissement, pour vrai c'était rabaisant. Non mais t'sais, pu moyen de faire des blagues... »

6				8	3	1		
	8	2	4		1			
		3	9			4		
9						7		
	3		5		9		4	
		4						8
		1			5	8		
			6		2	3	5	
		6	1	9				4



		7						
		9			8	3		7
			7	5		6	2	1
7		1		9				5
	4			1			7	
5				8		1		9
8	9	5		6	2			
2		3	8				9	
							5	

			1			6		4
			2	6			8	7
				7	3			2
				2		8	5	
8			5		7			1
	5	9		3				
	2		4	1				
3	1			5	2			
6		4			9			

		7	6	5				
		2			8	3		6
4	8		6				5	
3				1				
			7	3	9	6	8	
					5			3
	3				5		7	8
8			2	3			4	
					8	1	3	

							5	4	1
		9	5		4				7
				1	8			6	
8		2		9	6				
	4							9	
			2	7			4		3
	6		9	8					
5			1		7	6			
4	7	8							

CITATIONS « POLY-TIQUES »

« Y a toujours moyen de fourrer tout le monde, la Commission Charbonneau l'a démontré. »

« Plus il y a de cordes pour se pendre, plus il y a de danger qu'on se pend. »

— FRANÇOIS GUIBAULT,
PROF EN CONCEPTION LOGICIELLE

Mon idée est venue d'une envie de sauver la planète.

Marie-Josée Richer
Entrepreneure
Présidente de Prana



Toi, c'est quoi ton idée ? | **devenir
entrepreneur.com**

UNE INITIATIVE DE

